Duperche, J. J. M.
L'enchanteur Azolin

PQ
1981
D86E6

L'ENCHANTEUR

AZOLIN,

OU

LE VISIR IMAGINAIRE,

MÉLODRAME-FÉERIE

EN TROIS ACTES, A GRAND SPECTACLE;

Par J. J. M. DUPERCHE;

Musique de M. TAIX; ballets de M. HUS, le jeune;

Mis en scène par M. RIBIÉ;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 21 Frimaire an 14 (12 Décembre 1805).

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes.

1806.

PQ
1981
D86E6

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'ENCHANTEUR AZOLIN.	M. *Auguste.*
ACHMET, Fermier, habitant d'un petit bourg près d'Ormus, amant de Zaïde.	M. *Duménis*
ABDALLA, Pêcheur.	M. *Camel*
FATHMÉ, Fermière dans le même bourg.	Mlle. *Désarnault.*
ZAIDE, sa nièce.	Mlle. *Planté.*
ALI, présumé officier du Sultan d'Ormus.	M. *Genest.*
Un officier de bouche.	M. *Houdebert.*
Un esclave.	M. *Boulanger.*
Un chef de Lettrés.	
Lettrés, Ennuques noirs et blancs.	
Gardes, Femmes.	
Génies des deux sexes.	

La scène est dans une forêt, près d'Ormus.

FEB 16 19

L'ENCHANTEUR AZOLIN.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une forêt, des buissons de ronces et d'épines sont épars en grand nombre.

SCENE PREMIERE.

ABDALLAH (*il arrive par la gauche*).

Après avoir parcouru la prairie dans toute sa longueur, m'a dit Fathmé, tu verras un sentier étroit et tortueux, qui s'enfonce dans le bois, tu le suivras jusqu'à ce que tu trouves un espace à-peu-près circulaire, et environné de buissons de ronces et d'épines; c'est dans cet endroit agreste et solitaire que demeure l'enchanteur Azolin. Me voilà ce me semble, à la place indiquée, et je ne conçois pas où peut loger cet enchanteur. Tu rompras une branche du buisson qui fait face au sentier, m'a-t-elle ajouté; en voilà bien un à-peu-près en face, mais il y en a tant d'autres là autour;... il n'est pas possible que la demeure de ce monsieur soit cachée là derrière.. Fathmé, d'accord avec sa nièce, se serait-elle moqué de moi, et m'aurait-elle donné le change pour m'écarter de la route qu'elles doivent suivre avec Achmet?.... n'importe, arrachons un rameau de chacun de ces buissons, et si elle m'a joué, du moins en lui en portant les preuves, je pourrai hautement lui reprocher sa perfidie. (*Il romp une branche, qui, en se brisant, rend un son éclattant et aigre, comme si l'on frappait sur une cloche bien aigue. Une caverne paraît*). Ah! elle ne m'avait pas trompé!

SCENE II.

ABDALLAH, AZOLIN.

AZOLIN.

Quel mortel téméraire ose troubler ma retraite?

ABDALLAH.

Veuillez excuser, seigneur Azolin.....

AZOLIN.

Qui t'a inspiré l'audace?....

ABDALLAH.

C'est Fathmé, qui m'ayant chargé de vous remettre une ettre, m'a indiqué....

AZOLIN.

Fathmé, fille d'Abucazor?

ABDALLAH.

Elle-même.

AZOLIN.

Elle t'a chargé d'une lettre ?

ABDALLAH.

Et la voilà.

AZOLIN (*il lit*).

« Généreux protecteur de ma famille, vous avez daigné me » permettre de réclamer vos secours dans les occasions impor- » tantes, c'est ce qui m'enhardit à les solliciter aujourd'hui, » pour rappeler ma nièce à la raison, et l'empêcher de suivre » un caprice qui lui coûterait peut-être le bonheur de sa vie ». Est-ce de Zaïde qu'elle entend parler ?

ABDALLAH.

Oui, monsieur l'enchanteur.

AZOLIN (*il lit*).

« Je me flattai long-tems de l'espérance de la voir se décider » en faveur d'Abdallah, le porteur de cette lettre ». Es-tu Abdallah fils de Nouradin le pêcheur ?

ABDALLAH.

C'est moi-même.

AZOLIN.

J'ai toujours beaucoup aimé tes parens, et si je puis t'être utile....

ABDALLAH.

Voulez-vous bien lire jusqu'au bout....

AZOLIN (*il lit*).

« Il est à la vérité ombrageux, jaloux, quelquefois emporté...«

ABDALLAH.

Comment elle a écrit çà ?

AZOLIN (*souriant*):

Vois.

ABDALLAH.

Eh bien ! elle est honnête ; et elle m'en fait porteur encore !

AZOLIN (*de même*).

Poursuivons. (*Il lit*). « Mais son cœur est excellent, et » quoiqu'il ne soit pas riche, Zaïde aurait coulé près de lui des » jours heureux et tranquilles ».

ABDALLAH.

Ah ! elle en était bien certaine.

AZOLIN (*il lit*).

« Mais elle s'obstine à donner sa main à un certain Achmet ; » et je doute qu'elle puisse jamais être heureuse avec lui. Je la » conduirai près de vous ce matin ; si voulez tenter de la rappe- » ler à son premier choix, ce sera mettre le comble aux bontés » dont vous avez toujours bien voulu honorer et moi et les » miens ». Ah ! Zaïde doit venir ici avec sa tante ?

ABDALLAH.

Elles sont en chemin sans doute, car elles devaient partir avec l'aurore ; Achmet les accompagne.

AZOLIN

Oserait-il pénétrer jusqu'ici sans mon aveu ?

ABDALLAH.

Non ; je crois qu'il est convenu avec elles de les attendre à quelques distances.

AZOLIN.

Quel est cet Achmet ?

ABDALLAH.

C'est le fils du méchant fermier Nourjahad, qui jusqu'à sa mort fut détesté dans notre bourg. Il était en voyage depuis long-tems, il y deux mois qu'il en est revenu, plus bête, plus fat, plus impudent qu'il n'était avant de partir, mais aussi beaucoup plus riche. Jusqu'à cette époque personne ne m'avait disputé le cœur de ma Zaïde ; mais comme elle est la plus jolie de toute nos filles, crac! v'là que dès son arrivée le seigneur Achmet recherche sa main ; et cela par vanité au moins, car il n'en est pas amoureux ; il ne peut même pas l'être, il n'aime que lui dans le monde ; et de ce côté là il a raison, il est bien certain de n'avoir dispute avec personne et de s'aimer tout seul.

AZOLIN.

On peut difficillement t'en croire ; le jugement qu'un amoureux porte de son rival est rarement bien équitable.

ABDALLA

Ah! vous pouvez être bien certain que ce que je vous dis...

AZOLIN (*souriant*).

Cependant Zaïde t'a quitté pour lui ?

ABDALLAH.

D'abord elle l'a écouté pour me faire pièce, parce que nous étions brouillés ; et puis ensuite, soit parce qu'il parvint à lui plaire, soit par coquetterie, car tous les jours il lui fesait présent d'ajustemens nouveaux, soit enfin pour d'autres raisons que je ne connais pas. Ce qui est certain c'est qu'il y a aujourd'hui quinze jours, qu'elle m'a décidément donné mon congé ; à moi qui l'aime plus que ma vie ; à moi qui sacrifierais !....

AZOLIN.

Pauvre Abdallah ! il me sera très-difficile de te servir, je veux cependant m'y employer et essayer tous les moyens de te rendre le cœur de ton amie.

ABDALLAH.

Oui, je vous en supplie, faites ensorte.....

AZOLIN (*il étend les bras pour imposer silence à Abdallah et semble faire des conjurations*).

Le tems presse, je vois déjà Zaïde s'approcher.

ABDALLAH (*qui le regarde étonné et la bouche ouverte*).

Vous la voyez ?.... et uous regardez en l'air ?

AZOLIN.

Silence !.... Rentre dans le sentier qui t'a conduit ici, marche 600 pas, cache toi derrière un gros arbre que tu appercevras un peu à l'écart sur ta gauche. Un instant après que tu seras placé, tu verras Zaïde et Fathmé s'arrêter près de toi ; elles diront à Achmet de les y attendre, puis poursuivront leur route. De-

meure immobile, et ne te montres que quand un événement inattendu t'y forcera. Suis alors les mouvemens de ton cœur, puis tu viendras ensuite m'apprendre ici ce qui se iera passé.

ABDALLAH.

Qu'est-ce que c'est donc que cet événement?

AZOLIN.

Obéis sans repliquer.

ABDALLA.

Mais!....

AZOLIN.

Point d'observations, te dis-je, pars, ou je renonce à te servir. ABDALLAH (*à part*).

Ces enchanteurs sont tous drôles comme çà! (*haut*) Je vous en supplie.

AZOLIN.

Dis encore un mot, et tu ne me revois plus (*Abdallah sort assez mécontent*).

SCENE III.

AZOLIN (*seul*).

(*Musique Azolin parcourt le théâtre en étendant les bras et fait des conjurations*). Déjà grand nombre de chasseurs s'elancent dans ces bois et en parcourent toutes les routes. (*Bruit de chasse éloigné et croissant*). Emporté par son ardeur, déjà le sultan d'Ormus s'est éloigne de la foule qui le suivait. (*Bruit de chasse croissant jusqu'au fortissime*). Génies qui obéissez à mes lois, obscurcissez les cieux, allumez les feux du tonnerre, déchaînez les furieux aquilons, que pendant quelques instans les élémens se heurtent et se confondent. (*Orage augmentant jusqu'à l'éclat*).

SCENE IV.

AZOLIN, FATHMÉ, ZAIDE. (*Elles arrivent avec effroi et précipitation au moment de l'éclat*).

FATHME.

Quel ouragan!.... ah, seigneur Azolin, veuillez nous donner un azyle!

AZOLIN.

Rassurez-vous; ce n'était qu'un nuage passager, la foudre qu'il portait dans son flanc vient d'éclatter. et l'orage va se dissiper entièrement.

FATHMÉ.

Ce fracas imprévu nous a fait éprouver une frayeur!....

AZOLIN.

Quelle est cette aimable personne?

FATHME.

C'est Zaïde, cette fille de feu ma sœur, dont je vous ai parlé. (*Bas*) Avez vous reçu ma lettre.

AZOLIN (*de même*).

Je l'ai lue.

FATHMÉ.

C'est pour elle que je viens vous importuner, et solliciter un conseil, sur une affaire dont dépend le bonheur de sa vie.

AZOLIN.

Peut-être est-elle prête à former les doux nœuds d'hymenée?

FATHMÉ.

Précisément. Elle avait d'abord fait un choix qui ne me laissait pas concevoir la plus légère inquiétude. Mais depuis....

AZOLIN.

Eh quoi, belle Zaïde, vous écarteriez-vous du sentier dans lequel ont toujours marché vos ayeules? la constance fut en tout tems leur vertu la plus chère, et c'est pour une femme une parure d'un grand prix.

ZAIDE.

Seigneur, soyez juge entre ma tante et moi; un seul homme cherchait à toucher mon cœur; s'il avait quelques défauts il les rachetait par d'excellentes qualités, et je recevais ses soins avec plaisir, sans cependant être entièrement résolue à lui donner la main. Un second amant s'est ensuite attaché à mes pas; j'ai reconnu qu'il etait moins exigeant, moins jaloux, qu'il m'aimait plus pour moi que pour lui même, qu'il volait au-devant de mes moindres desirs, sans solliciter le plus léger retour, et qu'enfin il était toujours prêt à me faire tous les sacrifices que j'exigerais. Ce n'est donc ni coquetterie, ni inconstance, qui m'ont détaché d'Abdallah, ce sont les craintes que m'ont inspiré son caractère. J'ai pour lui l'estime la plus vraie, il est, et j'en conviens avec plaisir, franc, honnête, sincère; s'il a peu de biens il aime le travail, et près de lui je n'aurais jamais connu le besoin; mais il est inquiet, jaloux, soupçonneux; j'ai redouté de ne pas trouver le bonheur en devenant son épouse; Achmet m'a présenté un avenir plus riant; ne devait-il pas obtenir la préférence?

FATHMÉ.

Si Abdallah t'avait chéri moins ardemment, il n'aurait point eu près de toi ces craintes inséparables d'un véritable amour, dont tu lui fais un crime en cet instant. Quant à ton Achmet, qui n'aime que lui, qui ne t'a recherché que par vanité. qui...

ZAIDE.

Vous avez toujours été prévenue contre lui, et....

AZOLIN.

Ce n'est peut-être pas sans raison. Votre tante à qui les passions ne mettent point un bandeau devant les yeux, doit nécessairement juger sans la plus légère prévention. Le portrait que vous m'avez fait vous-même d'Abdallah, m'intéresse à lui. Cependant je ne connais point assez ces deux rivaux pour hazarder de vous donner d'autre conseil, que celui de retarder votre

choix ; le temps peut d'un instant à l'autre, amener tel événement, qui vous mettrait en état d'apprécier ces deux rivaux à leur juste valeur.

SCENE V.

Les Précédens ACHMET (*il accourt tout essoufflé*).

ACHMET.

Ah! mademoiselle Zaïde! partagez ma joie, mon bonheur!... notre fortune est faite, et la plus belle fortune!.... Ah!.... c'est peut-être là monsieur l'enchanteur..... excusez monsieur si je suis venu jusqu'ici sans votre permission.... mais je suis si content. si heureux, et vous le savez vous-même, quand on a une excellente nouvelle à apprendre à sa maîtresse, on ne connaît plus rien, on est....

ZAIDE.

Que vous est-il donc arrivé ?

ACHMET.

Je vais vous conter ça. Vous savez ben que vous m'avez quitté comme l'orage commençait. Vous n'aviez pas fait trente pas, quand j'ai vu passer à côté de moi, un cheval qui avait pris le mords aux dents, et qui courait. . . qui courait. . . Ah! l'homme qui était dessus appelait à son secours, tant qu'il avait de voix. Tout-à-coup, j'ai vu aussi sortir de derrière un arbre un autre homme qui s'est mis à courir après le cheval ; moi, j'ai suivi de loin, pour savoir ce que ça deviendrait, et puis v'la que je n'ai plus rien vu. A quelques pas de là, je me suis trouvé sur la pointe d'un rocher ; le cheval avait sauté de dessus ce rocher dans la mer, où il se noyait avec son maître. L'autre homme avait eu la bêtise de sauter après eux, pour les secourir ; et jugez, il y a plus de cinquante pieds ; je ne sais comment il ne s'est pas fracassé. Il nageait, il nageait, pour tâcher de rattraper l'homme et le cheval ; moi, quand j'ai vu ça, je me suis mis à crier comme si on m'écorchait : j'ai apperçu de loin d'autres hommes à cheval, je leur ai fait signe, puis ayant découvert un petit sentier assez roide, je l'ai descendu tout doucement, de peur de dégringoler, et je suis arrivé sur le bord de la mer, tout juste comme l'homme de l'arbre ramenait à terre le cavalier, il était évanoui ce pauvre cavalier, j'ai aidé l'autre à le faire revenir. Pendant ce tems-là, ceux que j'avais vu dans la forêt sont arrivés tous à la file. Vous ne devineriez jamais qui est-ce qui allait se noyer comme ça ?

ZAIDE.

Eh bien ?

ACHMET.

C'était notre sultan, lui-même !

ZAIDE

Le sultan ?

ACHMET.

Oui, le sultan. L'orage a effrayé son cheval, qui l'a emporté, et ma foi sans nous, ah! sans nous, il était perdu. Quand il a eu repris ses sens, et qu'il s'est vu entre nos bras, il nous a dit, mes amis, sans vous je serais mort, mais vous n'aurez pas obligé un ingrat. Je vous nomme tous deux aspirans au poste éminent de visir, vacant depuis quelques jours. Je vais me reposer une heure, puis vous m'accompagnerez à Ormus, où nous trouverons prêtes les cérémonies de votre réception. Ses gens étaient arrivés, ils lui ont allumé du feu, ils lui ont changé d'habits, aussi bien qu'à cet autre qui avait été le chercher dans l'eau, moi je lui ai dit que ma maîtresse était chez quelqu'un, là au bout du sentier, avec sa tante, je lui ai demandé la permission de venir vous dire un mot, il me l'a donné, et je suis vîte accouru vous apprendre tout ça.

ZAIDE (*avec une teinte de tristesse.*)

Vous allez donc partir pour Ormus?

ACHMET.

Oui, sûrement, que je vais partir. Il n'y a pas pour une heure de chemin, nous y serons long-tems avant midi, et ce soir quand je me mettrai au lit, ce sera un visir qui ira se coucher. . . Mais, qu'avez-vous donc, vous ne paraissez pas vous réjouir beaucoup de ma bonne fortune?

ZAIDE (*de même.*)

Je ne sais en effet si je dois m'en féliciter.

ACHMET.

Pourquoi donc ça?

ZAIDE.

Je redoute ces honneurs et ces richesses dont vous allez tout-à-coup vous voir comblé.

ACHMET.

Vous les redoutez?

ZAIDE.

Sans doute, penserez-vous encore à Zaïde, quand devenu favori de votre maître, et occupant après lui la première place du royaume, vous verrez mille beautés s'empresser de vous plaire, et les filles des plus riches maisons briguer l'honneur de votre main. ACHMET.

Oh! elles auront beau briguer; il n'y aura rien pour elles, et tout sera pour vous. ZAIDE.

Peut-être changerez-vous d'avis quand. . .

ACHMET.

Allons, v'là que vous allez vous allambiquer l'esprit. . . Ne vous occupez donc pas de tout ça, et ne songez qu'au bonheur qui nous attend. . . dame!. . . c'est qu'on n'a pas de ces hazards heureux là tous les jours!. . . Ce matin, on m'aurait demandé un doigt de ma main pour me le procurer, que je l'aurais donné tout de suite. . . Un visir!. . . je vais être un visir!. . . un visir, c'est comme qui dirait un homme qui a

des palais, des gardes, des esclaves, et de l'argent, tont qu'il en veut.

ZAIDE.

Vous jouissez d'une fortune honnête.

ACHMET.

Ah! bah! quest-ce que c'est que ça en comparaison de ce que je vais avoir. . . Dame, écoutez donc. . . Il ne faut pas pour des petites idées qui vous passent par la tête, aller jetter à ses pieds ce qu'on a à ses mains. ... Je vous dis d'être tranquille, ainsi, ça doit être fini.

FATHMÉ.

Tranquille! ah, si je désirais vivement qu'elle devint votre épouse, je ne le serais pas plus qu'elle, et je craindrais beaucoup. . . .

ACHMET.

Vous avez toujours été comme ça, vous.

AZOLIN.

Le seigneur Achmet à raison, il n'est pas tems de concevoir des inquiétudes, puisqu'il n'est point encore visir, et qu'il n'a que l'espoir plus ou moins fondé de le devenir bientôt.

ACHMET.

Comment, je n'ai que l'espoir ?. . . vous n'avez donc pas entendu ?. . . Je vous dis que le sultan m'a nommé aspirant avec l'autre.

AZOLIN.

Hé bien?

ACHMET.

Eh! bien, ça veut dire que nous partagerons ensemble, mais c'est égal nous serons autant visir l'un que l'autre, et la place est assez bonne pour que nous soyons contens tous deux.

AZOLIN.

Vous présumez donc qu'aspirant et partageant sont synonimes?

ACHMET.

Synonime? quest-ce que c'est que ça?

AZOLIN.

C'est-à-dire, ont la même signification?

ACHMET.

Certainement.

AZOLIN.

Vous êtes dans l'erreur.

ACHMET.

Comment donc ça?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ALI.

ALI.

N'est-ce point ici que le seigneur Achmet est venu joindre deux dames?

ACHMET.

Oui, seigneur, c'est ici, et me voilà.

ALI.

Seigneur, le sultan m'envoie vous prévenir qu'il a envoyé

chercher des palanquins à Ormus, et que si ces dames auxquelles vous vous interessez veulent venir voir les fêtes des épreuves, il ordonnera qu'on vienne les chercher en ces lieux pour les y conduire.

ACHMET.

Seigneur, surement le sultan est bien honnête, et sa proposition. . . vous voulez bien venir, mesdames, n'est-ce pas?

FATHMÉ.

Mais. . .

ACHMET.

Oh! oui, je vous en prie, il faut venir voir ça. . . (*à Ali.*) Puisque le sultan à la bonté de nous prêter des palanquins, vous le remercierez bien pour nous, et vous lui direz, s'il vous plaît, qu'on en aura bien soin, et qu'on les lui rendra tout de suite en arrivant.

ALI.

Dès que le messager sera de retour, je viendrai moi-même chercher ces dames. (*Il sort.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* ALI.

ACHMET.

Eh, bien, vous vouliez que je sois dans l'erreur: si je n'étais pas déjà visir, le sultan m'enverrait-il des palanquins?

AZOLIN.

Cela ne prouve rien, et ne change pas la signification du mot aspirant. Vous avez d'ailleurs entendu cet officier inviter ces dames aux fêtes des épreuves.

ACHMET.

C'est vrai, il a parlé d'épreuves.

AZOLIN.

C'est après les avoir subies qu'on reconnoîtra qui de vous ou de votre concurrent est le plus digne de la place vacante, et celui-là seul l'obtiendra.

ACHMET.

C'est-il bien possible? vous commencez à m'inquiéter, au moins. . . et savez-vous qu'elles sont ces épreuves?

AZOLIN.

Oui, il y en a deux: la première consiste à répondre juste à trois questions, qui dans une assemblée de lettres vous sont faites par leur chef.

ACHMET.

Et s'ils vont me faire des questions saugrenues auxquelles on ne conçoiverien?

AZOLIN.

Bien certainement elles ne seront pas des plus faciles à résoudre.

ACHMET.

Voilà déja une épreuve assez désagréable, si on ne répond pas comme il faut, on passe pour une bête, là devant tout ce monde qui est assemblé.

AZOLIN.

La seconde ne vous plaira peut-être pas davantage. Elle consiste à commander et guider un corps de troupes pour enlever d'assaut une montagne escarpée, et dont le sommet est défendu par un corps une fois plus fort que celui des assaillans.

ACHMET.

Comment, il faut se battre dans cette autre épreuve?

AZOLIN.

Oui.

ACHMET.

Avec des sabres?

AZOLIN.

Et quoi donc?

ACHMET.

Mais on peut attraper quelques mauvais coup.

AZOLIN.

Il n'est pas rare de voir vingt concurrens mourir les armes à la main, avant que la place de visir soit remplie.

ACHMET (*stupéfait, regarde Zaïde.*)

Vingt concurrens mourir!

ZAIDE.

Hé bien, avais-je tort tout-à-l'heure, de ne pas me réjouir, en apprenant ce que vous appeliez votre bonne fortune?

ACHMET.

Ah! mais, je n'étais pas tout-à-fait décidé à accepter.

ZAIDE.

Vous voyez ce qu'elle peut vous couter!

ACHMET.

C'est vrai, au moins. . . Toute réflexion faite, je vois que vous aviez raison, je jouis d'une fortune honnête, nous en aurons assez pour vivre tranquillement dans le bourg. . . Allons, allons, décidément je suivrai vos conseils, je ne veux plus être visir, l'autre aspirant restera tout seul.

AZOLIN.

Vous ne pouvez plus vous dispenser d'entrer en lice avec lui.

ACHMET.

Pourquoi donc cela, puisque je ne veux plus de la place.

AZOLIN.

Le sultan vous a désigné, si vous vous refusiez à l'honneur de lui obéir, il est sévère, il ne vous le pardonnerait pas.

ACHMET.

Bah!

AZOLIN.

Non; il y a même tout à présumer, qu'il vous ferait empaler.

ACHMET.

Empaler! O Mahomet.

AZOLIN.

Un aspirant a payé ainsi son refus il y a quelques années; depuis cette époque, ceux qui ne se sentent point assez de

courage pour braver le trépas les armes à la main, marchent à la montagne à la tête de leur troupe, puis arrivés là sous prétexte de donner des ordres, ils se portent en arrière, et y demeurent pendant la mêlée. Ces hommes prudens ne sont jamais vainqueurs, mais ils s'en consolent, puisqu'ils ont rempli leur but et sauvé leurs jours.

ACHMET.

Eh bien, je serai prudent aussi, n'est-ce pas, mademoiselle Zaïde? nous aurons assez de bien, je n'ai pas besoin d'aller m'exposer à me faire extropier pour en acquérir davantage.

FATHMÉ.

Vous vouliez tout-à-l'heure.

ACHMET.

Allons, la tante Fathmé, n'allez pas revenir la-dessus; c'est votre nièce et moi que ça regarde le plus, ainsi dès qu'elle exige que je lui fasse le sacrifice de ma place, et que je veux bien y consentir, ne venez pas chercher à me remonter la tête, parce que vous lui feriez de la peine.

FATHMÉ.

C'est vous-même qui. . .

ACHMET, (*à Zaïde.*)

Dites-lui donc qu'elle ne parle plus de cela. Si elle me pousse, elle me fera faire quelques coups d'étourderie.

ZAIDE, (*priant.*)

Ma tante!

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ABDALLAH.

AZOLIN.

Qui ose pénétrer en ces lieux?. . . Ah! c'est Abdallah!!

FATHMÉ.

D'où vous viennent, cher Abdallah, ces habits magnifiques

ABDALLAH.

Puisqu'Achmet est près de vous, vous savez, sans doute, qu'ainsi que lui, et pour la même cause, je dois suivre le sultan à Ormus.

FATHME.

Vous ne nous aviez pas dit, Achmet, que c'était Abdallah...

ACHMET.

Ma foi, je ne l'ai pas reconnu, moi, la toile de son turban détachée et toute mouillée, lui pendait sur le nez, il avait la tête baissée sur cet autre, et puis quand j'ai su que c'était le sultan que nous avions sauvé, je ne me suis plus occupé d'autre chose.

ABDALLAH, (*un peu amère.*)

Et puis il ne s'est pressé d'instruire madame que de ce qu'il savait l'intéresser davantage. Que je sois ou non de quelque chose dans cette avanture, est pour elle un événement de si peu d'importance. . .

ZAIDE.

Vous ne me rendez pas justice, Abdallah, j'apprends avec le plus grand plaisir les faveurs dont le sultan vous comble.

ABDALLAH, (*de même.*)

Mais, vous vous réjouissez davantage de celles qu'il répand sur Achmet, n'est-il pas vrai ?, . . Vous ne répondez pas ?...

ZAIDE, (*avec hauteur.*)

Pourquoi, je vous prie, cet interrogatoire ? vous dois-je compte de mes sentimens ?

ABDALLAH.

Autrefois, vous ne m'auriez pas fait cette dernière question !

ZAIDE, (*de même.*)

Autrefois, aussi, vous mettiez moins d'aigreur dans vos discours, et comme vous n'avez nul droit de me parler ainsi...

ACHMET, (*mutin.*)

Surement que vous n'avez pas de droit, et vous le prenez-là sur un ton.

ABDALLAH, (*s'avançant vers lui.*)

Qui vous déplaît peut-être ?

ACHMET, (*de même.*)

Oui, sans doute, il me déplait, et si vous n'en changez pas. . .

ABDALLAH, (*les dents serrées et lui prenant le bras.*)

Eh bien, si je n'en change pas, qu'en arrivera-t-il ?

ACHMET.

Voulez-vous bien ne pas me serrer comme cela, vous allez chiffonner mon habit.

AZOLIN, (*l'arrêtant.*)

Abdallah, que faites-vous ?

ACHMET, (*se tâtant le bras.*)

Il a des doigts de fer, cet original là, il m'a fait un mal !....

ZAIDE.

Je suis étonné de votre grosièreté, Abdallah.

ACHMET.

Bah ! ça vous surprend ? vous connaissez pourtant bien le proverbe de notre bourg ; on dit toujours : il est insolent comme un pêcheur.

ABDALLAH, (*menaçant.*)

Achmet !

FATHME.

Mon ami, vous oubliez devant qui vous êtes.

ABDALLAH, (*de même.*)

Qu'il se taise.

ACHMET, (*mutin.*)

Et pourquoi donc, s'il vous plaît, faut-il que je me taise ?

ABDALLAH.

Parce qu'il ne vous convient nullement de m'interrompre quand je parle à madame.

ACHMET, (*de même.*)

Madame!. . . madame doit être ma femme, par conséquent...

ABDALLAH, (*de même.*)

Votre femme!

ACHMET, (*de même.*)

Oui, surement, ma femme ; et je veux, j'entends, je prétends. . . .

ABDALLAH, (*de même.*)

Taisez-vous, ou. . . .

AZOLIN, (*le retenant.*)

Abdallah.

ACMETH.

Il croit peut-être me faire peur!. . .

ABDALLAH, (*de même.*)

Vous pariez encore!. . .

ZAIDE.

Venez, Achmet, venez ma tante, quittons la place à ce furieux.

AZOLIN, (*passant.*)

Non, belle Zaïde, c'est à lui de se retirer.

ACHMET.

Il fera bien, car. . .

AZOLIN, (*à Achmet.*)

Pour éviter quelqu'avanture désagréable, il serait peut-être prudent que vous gardassiez le silence.

ACHMET, (*de même.*)

Croyez-vous?

AZOLIN, (*de même.*)

Oui. . . Je vous le conseille même.

ACHMET, (*de même.*)

Eh bien. . . En ce cas je vas me taire.

AZOLIN.

Eloignez-vons, Abdallah ; l'instant du départ approche, laissez à ces dames le loisir de s'y préparer.

FATHME.

Je suis bien surprise, Abdallah, que vous toujours si honnête..

ACHMET.

Lui, honnête! il est taquin comme je ne sais quoi. Ce n'est pas la première fois qu'il me cherche noise comme ça; il m'a déjà tarabusté dans cinq ou six occasions.... nous avons eu ensemble des scènes.... des scènes terribles, et qui auraient fini mal si je ne m'étais pas en allé.

SCENE IX.

Les Précédens, ALI.

ALI.

Seigneur Achmet, les palanquins approchent pour ces dames, et des chevaux sont préparés pour vous et Abdallah.

ACHMET.

Ah, bon ! j'irai à cheval à coté de Mlle. Zaïde.

ALI.

Vous ne le pouvez pas.

ACHMET.

Bah !

ALI.

Non, c'est contre nos usages. Vos dames seront confiées à la garde des eunuques noirs, qui les conduiront au palais; et là seulement vous pourrez les rejoindre, pour vous rendre à Ormus ; vous marcherez à la suite du sultan, qui partira dans une demie heure à-peu près.

ACHMET (*à part avec humeur*).

Allons, encore un usage aussi baroque que l'autre; on ne peut pas aller avec sa maîtresse.... ah !.... le sultan peut bien se jetter à l'eau quand il voudra, du diable si je vas le chercher davantage.

SCENE X.

Les Précédens (*eunuques noirs guidés par leur chef, plusieurs portent les palanquins, d'autres ont des instrumens de chasse. Ils se placent le sabre à la main devant les hommes qui sont en scène ; le chef des eunuques offre la main aux dames pour monter dans les palanquins, puis la marche sort.*

SCENE XI.

Les Précédens (*excepté les dames et les eunuques*).

ACHMET.

Je ne peux pas suivre du tout ?

ALI.

Si fait, de loin, et avec moi, jusqu'à l'endroit où est arrêté le sultan.... Vous, Abdallah, vous nous accompagnerez.

AZOLIN.

Il vous rejoint dans un instant.

ACHMET.

Allons donc puisqu'il le faut ; (*à Azolin*) seigneur enchanteur, j'ai bien l'honneur d'être votre valet ; (*a part regardant Abdallah*) toi qui fesait tant le méchant tout à l'heure, nous verrons comment tu te tireras des coups de sabres de tantôt. (*Il sort avec Ali*).

SCENE XII.

AZOLIN, ABDALLAH.

AZOLIN.

Eh bien ! cher Abdallah, es-tu content des premières preuves que je viens de te donner de mon amitié pour toi ?

ABDALLAH.

Où sont-elles donc, ces preuves ?

AZOLIN.

C'est moi qui t'ai envoyé sur les pas du Sultan.

ABDALLAH.

Quoi ! c'est vous ?... et je vous prie, par quel motif?

AZOLIN.

Parce que j'avais prévu ce qui devait lui arriver, et les avantages qui en résulteraient pour Achmet.

ABDALLAH.

Vous m'avez rendu là un joli service ?

AZOLIN.

Si la fortune a donné sur toi quelques avantages à ton rival, la nature t'a prodigué mille dons précieux qu'elle lui a refusés. En subissant les épreuves, vous allez prouver tous deux ce que vous vallez en effet ; et Zaïde, qui vous accompagne, reconnaitra clairement pour quel homme indigne elle t'a abandonné.

ABDALLAH.

Et ce sont les épreuves qui produiront ce merveilleux effet ?

AZOLIN.

Rien n'est plus certain.

ABDALLAH.

Oui, je crois qu'en effet j'y jetterai un beau coton !... résoudre des questions difficiles ; commander des troupes pour emporter d'assaut une montagne.... est-ce que j'entends rien à tout cela.

AZOLIN.

Si tu étais aussi lâche qu'Achmet, tu pourrais craindre.

ABDALLAH.

Bah !... bah !... Je sais bien que je ne suis pas poltron, et qu'une demi-douzaine d'hommes ne sont pas capables de m'effrayer, ni peut être de me battre.... mais commander des soldats.... aller gravir.... Ah ! je suis aussi certain de retourner ce soir au bourg couvert de honte, et rossé d'importance....

AZOLIN.

Rassure-toi, invisible pour tout ce qui t'environne, je veux t'accompagner. Je te dicterai les réponses aux questions qui te seront faites, et nul autre que toi ne pouras m'entendre. Je te garderai de même dans l'expédition de la montagne ; en un mot, je serai toujours à tes côtés, et je sais un moyen infaillible de t'assurer la victoire.

ABDALLAH.

Enfin, quoique tout cela ne me rassure pas beaucoup, puisque le sorbet est versé, il faut le boire.

AZOLIN.

Le temps s'écoule, cache toi, compte sur ma promesse, et pressons-nous de joindre le Sultan.

ABDALLAH.

Allons-y donc, et que Mahomet me garde de malencontre.

» On voit défiler les femmes en palanquins, portées par » des eunuques, et le cortège qui les suit. «

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une vaste salle à colonnades et richement décorée. Une galerie est présumée régner autour et contenir des spectateurs ; on en parle, mais on ne les voit pas.

SCÈNE PREMIERE.

ACHMET, ZAIDE, FATHMÉ.

ACHMET.

Eh bien ! qu'est-ce vous dites de tout cela ? heim ? N'est-ce pas que ça a de beaux palais, un sultan ?

ZAIDE.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi magnifique. Je regrette seulement qu'on déploie ainsi l'appareil de la guerre, dans un aussi charmant séjour. Les apprêts que j'ai vu faire en traversant les cours m'ont fait frémir.

ACHMET.

Vous aurez peut-être de la peine à me croire, mais c'est pourtant la vérité, le cœur m'a battu quand j'ai apperçu tous ces sabres, ces haches, ces bouchers.... Je suis brave, oui, je ne le suis pas mal même, mais c'est égal, dans le fond, je n'ai pas du tout de goût pour la guerre, et quand je vois comme ça des armes nues, ça me fait un effet.... là.... ça me.... ça me serre l'estomac.

ZAÏDE.

Et cependant vous allez vous exposer....

ACHMET.

Ah ! que non, je ferai bien comme votre enchanteur a dit ce matin.

ZAÏDE.

Si, montrant beaucoup d'ignorance dans vos réponses aux questions, cela pouvait vous dispenser de l'autre épreuve.... vous devriez essayer.... votre amour-propre en souffrirait à la vérité, mais....

ACHMET.

Bah ! bah ! il s'agit bien d'amour-propre dans des circonstances comme celles-ci.... J'avais déjà pensé à ça...

oui, je leur répondrai de bonnes bêtises... Dame, il faut bien chercher un moyen, ce Sultan qui n'entends pas raison, et qui nous fait empaler là tout de suite quand on refuse.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ALI.

ALI.

SEIGNEUR, la cérémonie des questions va commencer, les lettrés sont rassemblés, on n'attend plus que vous.

ACHMET.

Déjà ! et v'là qu'on vient seulement de me rendre mademoiselle Zaïde.

ALI.

Les ordres étaient donnés pour que tout fut prêt à votre arrivée. Je le répète, on vous attend.

ACHMET.

Comme ils sont donc pressés, ces gens-là. Dites-moi, vous ne pourriez pas me faire le plaisir d'indiquer à ces dames une place d'où elles puissent tout voir comme il faut.

ALI.

Il y en a une préparée à cet effet.. Hâtez-vous, je vous prie.

ACHMET, *sans bouger.*

Oui, v'là que je me hâte.

ZAÏDE.

Je puis compter sur vos promesses ?

ACHMET.

Oui, oui; allez, je n'ai pas deux paroles, sur-tout dans des affaires comme cela.

ALI, *avec humeur.*

Seigneur Achmet.

ACHMET.

Allons, ne vous fâchez pas, je m'en vas.... Mademoiselle Zaïde, si... (*Ali frappe du pied.*) Je vous dirai ça tantôt. (*il sort.*)

SCENE III.

ALI, FATHMÉ, ZAIDE.

ALI.

MESDAMES, vous ne pouvez rester dans cette salle, mais en passant dans une autre galerie qui l'entoure et la domine, vous pourrez tout voir et tout entendre. Une place y est destinée pour vous, et l'ordre est donné de vous y recevoir. (*les dames sortent.*)

SCÈNE IV.

» Musique ; des esclaves apportent un grand nombre de » coussins, qu'ils placent sur deux rangs : au fond et » au milieu, ils en placent un tas plus élevé ; des gar- » des viennent ensuite, puis les lettrés, dont le chef » marche entre Achmet et Abdallah. Les lettrés s'as- » soient sur les coussins des deux rangs, le chef sur le » tas du milieu, Achmet et Abdallah sur les deux der- » niers du côté des rampes. Les gardes font un cercle » en dehors, présentant les armes aux coulisses. Azo- » lin paraît à côté d'Abdallah, et n'est vu que de lui. «

ABDALLAH.

Ah ! bon, monsieur l'enchanteur, vous voilà ; vous êtes de parole : ayez bien soin de moi.

LE CHEF DES LETTRÉS.

Illustres concurrens au poste éminent de visir, nous ne doutons point de votre sagesse, mais un ordre suprême nous contraint de la mettre à l'épreuve. Etes-vous prêts à nous répondre ?

ABDALLAH, *après avoir consulté Azolin.*

Nous sommes à vos ordres.

ACHMET, *à part.*

Moi, je ne m'en soucie pas trop ; mais puisqu'on ne peut pas faire autrement, il faut bien s'y soumettre.

LE CHEF.

Qu'y a-t-il de plus prompt dans le monde ?

ABDALLAH, *après avoir consulté Azolin.*

Vous en êtes bien certain. ?... bon !

LE CHEF.

Parlez, Abdallah.

ABDALLAH.

Seigneur, je ne crois pas qu'il y ait rien de plus prompt que le vent.

LE CHEF.

Et vous, Achmet ?

ACHMET, *à part.*

Qu'ils sont bêtes, avec leurs questions ! à quoi cela ressemble-t-il ?

LE CHEF.

Partagez-vous l'opinion d'Abdallah ?

ACHMET, *balbutiant.*

Partager !... mais.... qu'est-ce que je vas leur répondre ?... la première chose venue.

LE CHEF.

Répondez-vous ?

ACHMET.

Ah !... laissez-moi donc penser !

LE CHEF, *avec acclamation.*

Oui, oui, vous avez parfaitement répondu.

ACHMET, *étonné.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'il dit donc ?

LE CHEF.

Ce qu'il y a de plus prompt, c'est la pensée, car dans un instant elle parcourt l'univers.

ABDALLAH, *il fait un mouvement très-marqué du côté où est* Azolin *: avec humeur à* Azolin *invisible.*

Ah ! c'est comme cela que vous avez de l'esprit, vous !

ACHMET, *à part.*

Tiens, j'ai deviné comme ça tout de suite sans m'en douter !...

LE CHEF.

Qu'y a-t-il de plus grand ?

ABDALLAH, *après avoir consulté* Azolin *avec humeur.*

Cette réponse sera-t-elle aussi juste que l'autre ?... (*il secoue la tête d'un air de doute.*) Hem !...

LE CHEF.

Eh bien ! Abdallah ?

ABDALLAH.

Seigneur, je pense que ce qu'il y a de plus grand, c'est le monde lui-même.

LE CHEF.

Parlez, Achmet.

ACHMET, *à part.*

Si pouvais attrapper cette réponse-là comme l'autre... Je ne me soucie pas d'être visir, à cause de ce diable de combat de tantôt.... mais c'est égal, tout ce monde qui nous regarde dans la galerie.... on est bien aise de montrer de l'esprit, ça vous donne un lustre.

LE CHEF.

Vous songez à votre réponse ?

ACHMET.

Oui, je songe... ce rêve creux de savant que j'ai connu à Ispahan, avait toujours la bouche remplie de grands mots, si je pouvais me rappeler de quelques-uns et rencontrer le bon.

LE CHEF.

Nous vous attendons.

ACHMET, *à part.*

Essayons. (*il hésite et regarde en prononçant chaque mot pour voir s'il a rencontré juste. Haut.*) Seigneur... la rotation.... et les tourbillons... de la palpitation.... joints au creux... du vuide... de l'espace....

LE CHEF, *avec acclamation.*

De mieux en mieux, seigneur Achmet, vous avez dit le mot.

ACHMET, *important.*

N'est-ce pas ? c'est ça. (*à part.*) Je savais bien, moi, que dans cinq ou six, il y en aurait un bon ; je voudrais bien savoir lequel c'est pourtant.

LE CHEF.

Oui ! ce qu'il y a de plus grand, sans doute, c'est l'espace, car il renferme tout ce qui est.

(*Mouvement très-marqué d'humeur par* Abdallah, *du côté où est* Azolin.)

LE CHEF.

Qu'y a-t-il de plus fort ?

ABDALLAH, *ayant l'air de repousser* Azolin.

Laissez-moi tranquille, je ne vous écoute plus.

LE CHEF.

Parlez, Abdallah ; qu'y a-t-il de plus fort ?

ABDALLAH, *avec humeur.*

C'est l'amour, seigneur, car ni grand ni petit ne peut lui résister.

ACHMET, *à part.*

Ah, diable ! je crois que cette fois-ci il a deviné. Qui est-ce que je vas dire après cela ? une bêtise, peut-être, et ça gatera mes autres réponses. Si je pouvais me dispenser de parler.

LE CHEF.

Achmet ! nous espérons de vous une solution aussi lumineuse que les précédentes.

ACHMET.

Mais, seigneur, quand on a bien répondu à deux questions, est-ce qu'il faut absolument répondre à l'autre ?

LE CHEF.

Sans doute.

ACHMET.

Ahi ! ahi ! comment, il faut absolument parler ? c'est d'une indispensable nécessité ?

LE CHEF.

Honneur ! cent fois honneur au sage Achmet ! tant pour la clarté de ses réponses, que pour la manière ingénieuse dont il les a faites.

ACHMET.

Eh bien !... est-ce que j'ai encore deviné ?

LE CHEF.

Rien n'est plus fort en effet que la nécessité, car tout lui obéit. Posons la couronne de fleurs sur son front, et conduisons-le aux pieds du Sultan, recevoir les éloges qui lui sont dus.

» *Musique.* Un lettré donne au chef une couronne de » fleurs, que celui-ci met sur la tête d'Achmet. On » apporte un brancard décoré, on y place Achmet, » on le porte en triomphe, et la marche sort. «

ABDALLAH, *avec beaucoup d'humeur.*

Et c'est pour être témoin de tout cela, qu'Azolin m'a fait venir ici !

SCENE V.

ABDALLAH, AZOLIN, *qui s'est glissé sur la scène pendant la marche.*

ABDALLAH, *avec beaucoup d'humeur.*

Ah ! si jamais je me fie aux enchanteurs !.. (*il aperçoit Azolin.*) Ah ! vous voilà !

AZOLIN.

Je n'ai pas cessé un seul instant d'être à tes côtés.

ABDALLAH, *de même.*

Je m'en suis bien apperçu.... vous m'avez très-joliment soufflé.... et vous croyez qu'il faut être sorcier, pour trouver ce que vous m'avez fait répondre ?

AZOLIN.

Je ne comprends pas comment j'ai pu prendre ainsi à gauche le sens de questions aussi simples que celles qu'on t'a proposées.

ABDALLAH.

Moi, je conçois à merveille que j'aurais fort bien pu me passer de vos services, ce n'était pas du tout la peine de me faire venir ici pour m'exposer à cet affront, et je n'avais pas besoin de vos secours pour prouver à tout le monde que je ne suis qu'un sot.

AZOLIN.

Cet échec est de trop peu d'importance pour devoir s'en affliger. Les succès que tu obtiendras dans l'assaut qui se prépare, te dédommageront amplement du petit désagrément que tu viens d'essuyer.

ABDALLAH

Si vos secours me sont aussi utiles de ce côté-là, qu'ils me l'ont été de celui-ci, je desire bien me regarder déjà comme battu.

AZOLIN.

Je puis bien m'être trompé sur des questions embarrassantes par leur simplicité même ; mais ici, c'est tout autre chose. Je pourrai juger par mes yeux, quel moyen sera le plus avantageux, quel endroit plus faible et plus mal défendu doit être attaqué de préférence ; quel chemin y conduit, quelle marche enfin il faut suivre pour ranger la victoire de son côté.

ABDALLAH.

Je suis fâché de vous le dire, mais je n'ai plus du tout de confiance en vous ; l'histoire des questions vous a fait le plus grand tort dans mon esprit.

AZOLIN.

L'expérience te prouvera combien tu es injuste. Achmet revient, je disparais; marche avec confiance, je ne te quitterai pas un seul instant.

ABDALLAH

Ce n'est pas ce qui me rassure le plus.

SCÈNE VI.

ABDALLAH, ACHMET, ALI.

ALI.

Demeurez dans cette salle, on va bientôt venir vous apporter vos armes.

ACHMET.

Vous allez rester avec nous.

ALI.

Non, je ne le peux pas.

ACHMET.

Je vous en prie.

ALI.

Cela m'est impossible.

ACAMET.

C'est qu'entre nous soit dit, je ne me soucie pas de rester seul avec ce sournois-là.

ALI.

Ce n'est que pour un instant; il est d'ailleurs indispensable que je m'éloigne.

SCENE VII.

ABDALLAH, ACHMET (*qui ne descend qu'avec répugnance.*

ABDALLAH.

Ce moment est bien beau pour vous, Achmet?

ACHMET.

C'est vrai, il n'est pas vilain! mais dame, on a de l'esprit, on s'en sert.

ABDALLAH.

Si vous réussissez avec autant de bonheur dans l'épreuve de la montagne....

ACHMET.

Oh, pardine, il ne tiendrait bien qu'à moi, mais rassurez-vous, je ne veux pas vous écraser tout-à-fait.

ABDALLAH (*s'avançant vers lui.*)

Vous ne voulez pas?

ACHMET (*cachant son bras derrière son dos.*)

Allons, ne venez pas me tortiller le bras comme tantôt, parce que je n'aime pas ça.

ABDALLAH.

Qu'entendez-vous par ne pas m'écraser?

ACHMET.

Hé bien, j'entends que je vous laisserai être le vainqueur à la montagne, parce qu'à présent que j'ai montré ce que je savais faire, je suis content, et que j'ai assez de gloire comme ça pour un jour.

ABDALLAH.

Vous êtes facile à satisfaire!

ACHMET.

Ah, je dis, facile; si Zaïde ne m'avait pas défendu de m'exposer.

ABDALLAH (*avec humeur.*)

Elle vous a défendu....

ACHMET.

Oui, là, tantôt.... sans cela....

ABDALLAH.

Je crois que la défense vous a fait plaisir, et qu'il vous en coûtera peu pour vous déterminer à ne pas l'enfreindre.

ACHMET.

C'est ce qui vous trompe, car je me promettais une fois en prenant cette montagne d'assaut.... une fois.

ABDALLAH, *serré.*

Je m'en promettrais aussi beaucoup, si, commandant une troupe, je vous avais vu à la tête de l'autre.

ACHMET, *à part.*

Je vois où il en veut venir, il va encore me chercher noise; quel vilain caractère il a cet homme là, on ne peut jamais être tranquille un instant avec lui.

ABDALLAH, *de même.*

Vraiment Achmet, je ne saurais vous exprimer quelle satisfaction c'auroit été pour moi de nous voir le sabre à la main, et opposés l'un à l'autre.

ACHMET, *très-inquiet.*

Et je ne peux pas m'en aller!

ABDALLAH

Si vous le desiriez aussi vivement que moi, nous pourions profiter de l'occasion qui va nous en procurer.

ACHMET, *de même.*

Et personne ici!... Ah, c'est bien pis, v'la mademoiselle Zaïde dans cette galerie qui nous regarde, et qui nous entend... Si j'étais sûr qu'on vienne bientôt nous séparer, comme je le rembarrerais!

ABDALLAH, *de même.*

J'aurais tant de plaisir à vous couper les oreilles!

ACHMET, *de même.*

La belle jouissance!... Il est enragé je crois.

ABDALLAH.

Vous ne répondez rien ?... ne m'auriez vous pas entendu ? (*musique.*)

ACHMET, *soupirant.*

Ah ! voilà du monde, heureusement... Abdallah ! vous avez toujours des mots à double entente, et des phrases emberlificotées, qui ne me plaisent pas, entendez-vous.

ABDALLAH.

Si vous voulez me suivre, je m'expliquerai plus clairement.

ACHMET.

Heureusement pour vous qu'on vient nous chercher, sans cela vous auriez vu.

SCENE VIII.

musique gracieuse.

LES PRÉCÉDENS, « eunuques blancs, deux portent des » sabres, deux des haches d'armes, deux autres des » boucliers, et les deux derniers des casques à la persane. Ils se rangent des deux côtés de la scène. Des » eunuques noirs entrent ensuite, conduisant 8 femmes » au milieu d'eux, elles arment en dansant les deux » concurrens. »

SCÈNE IX.

musique brillante.

« Les eunuques renferment les femmes au milieu d'eux, et sortent, des guerriers entrent, ils portent une urne » dans laquelle les deux concurrens plongent la main » tour à tour, Abdallah est désigné par le sort pour » combattre le premier, les guerriers exécutent une » danse militaire autour de lui, puis sortent en marche » en l'emmenant. »

SCENE X.

ACHMET, ALI.

ACHMET, *à part.*

C'est gentil pourtant tout cela, c'est dommage des suites: (*à Ali.*) je peux aller voir de loin, n'est-ce pas, ce n'est pas défendu.

ALI.

Non, vous ne pouvez seigneur vous éloigner de cette salle.

ACHMET.

Pourquoi donc ça, s'il vous plaît ?

ALI.

La loi veut que vous y attendiez l'issue du combat.

ACHMET.

Dans cette salle?

ALI.

Oui.

ACHMET.

Comment, je ne puis pas seulement me promener dans le palais et aller causer avec mon amante?

ALI.

Cela est expressément défendu. Avez-vous quelque chose d'important à communiquer à cette dame.

ACHMET.

Oh, non; mais que voulez vous que je fasse là tout seul? je vas m'ennuyer, j'aime la société, moi.

ALI.

Je resterai près de vous si vous l'exigez.

ACHMET.

Vous êtes bien honnête, surement, et votre conversation ne laisse pas que d'être..... Mais j'aimerais mieux ma maitresse, parce que, voyez-vous, je la connais depuis plus long-temps; et, d'ailleurs, entre amans..... vous savez bien.... on a toujours quelque chose à se dire.

ALI.

Si vous le désirez je vais la prier de se rendre ici.

ACHMET.

Es-ce que cela se peut?

ALI.

Sans doute, s'il vous est défendu de vous éloigner, il vous est permis d'y faire appeler qui vous voulez.

ACHMET.

Pourquoi ne disiez-vous donc pas cela tout de suite? Vous me faites languir là.... En ce cas, tenez, faites-moi le plaisir d'appeler ces deux dames que vous voyez là dans la galerie; vous les reconnaissez-bien, c'est vous qui les avez fait placer.

ALI.

Je vais y envoyer de votre part.

ACHMET.

Ah! oui, je ne dis pas que vous y alliez vous-même; je sais bien que....

ALI.

Dans un instant vous les verrez. (*Il sort.*)

SCENE XI.

ACHMET, *seul.*

C'est dommage pourtant qu'il faille se battre comme

ça pour être visir, cette place-là me conviendrait bien.... Cet Ali qui s'en va, là, il n'est pas tant que visir, lui, et il a de beaux palais, des esclaves, de beaux habits; ce serait encore bien pis..... Et puis, comme disait mademoiselle Zaïde ce matin, les filles les plus belles et les plus riches courraient toutes après moi.... C'est qu'il y en a ici qui sont jolies..... mais jolies..... Ce n'est pas comme dans notre bourg, où il n'y a que mademoiselle Zaïde qui soit un peu gentille..... Ah! la voilà qui vient toute seule.

SCÈNE XII.

ACHMET, ZAIDE.

ACHMET

Eh bien! mademoiselle Zaïde, comment avez-vous trouvé toutes ces cérémonies?

ZAIDE.

Assez belles pour désirer de voir les autres: c'est pourquoi j'ai prié ma tante de demeurer dans la galerie jusqu'à mon retour, afin de pouvoir y être placée aussi avantageusement que je l'ai été jusqu'à présent.

ACHMET.

Quand on m'a porté en triomphe après que j'ai eu deviné, n'est-ce pas, que c'était brillant?

ZAIDE. (*un peu d'humeur.*)

Quand vous triompherez après la victoire, ce le sera sans doute beaucoup davantage.

ACHMET.

Tiens! après la victoire! vous ne vous souvenez donc plus que je vous ai promis tantôt de ne pas vaincre du tout.

ZAIDE.

Si vous tenez cette promesse comme celle que vous m'avez faite relativement aux questions.....

ACHMET.

Ah! c'est bien différent, il n'y avait pas de mauvais coups à attraper là; et quand il n'y a pas de danger du tout, on est bien aise de faire voir de quoi on est capable.

ZAIDE.

Quand l'amour propre l'emporte sur l'amour dans une occasion, il peut l'emporter aussi dans plusieurs autres.

ACHMET.

Je vous réponds que vous prenez de l'humeur là bien mal-à-propos; si vous me connaissiez mieux..... Tenez, pour vous tranquilliser je vais vous dire quel expédient j'ai trouvé..... Voyez-vous..... on peut attaquer la montagne par deux chemins, un large et l'autre étroit: je ne

mettrai pas beaucoup de soldats dans le chemin large, et et j'enfournerai le reste dans le chemin étroit. D'abord je serai le premier, et puis après cela, pour faire semblan de voir si tout le monde marche bien, je m'en irai insensiblement jusques tout par derrière, et j'y resterai jusqu'à ce que nous soyons bien battus; ça fera que d'abord je ne risquerai rien, et puis qu'après je me trouverai le premier quand il faudra prendre la fuite.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ALI.

ALI.

Seigneur Achmet, il est temps de reprendre vos armes, votre concurrent est aux mains; veuillez me suivre.

ACHMET.

Ahi! ahi! v'la le mauvais moment..... le frisson me prend déjà, quoique je sois presque sûr de mon affaire.

ALI.

Je vous attends.

ACHMET.

Dites donc..... Les soldats des deux côtés doivent être fatigués.... si nous les laissions reposer quelques jours?.... deux ou trois?.... au moins jusqu'à demain?

ALI.

Ce ne sont point les mêmes qui combattront, des troupes fraîches sont préparées, et déjà sont sous les armes.

ACHMET.

Il a réponse à tout, cet homme-là.

ALI.

Pressez-vous, je vous prie.

ACHMET.

Il faut que je m'en aille tout seul?

ALI.

Avec moi.

ACHMET.

Est-ce qu'ils ne viendront pas me chercher, et danser autour de moi comme ils ont fait à Abdallah?

ALI.

Ils vous attendent devant le palais: nous perdons un temps précieux, pressons-nous donc s'il vous plaît.

ACHMET.

Allons, il faut sauter le fossé..... Adieu, mamzelle Zaïde, consolez-vous, allez, vous me reverrez.

ZAIDE.

Vous tremblez.

ACHMET.

C'est à cause de vous; c'est de frayeur de vous déso-

béir, et de revenir encore une fois vainqueur malgré moi.

ZAIDE.

Je compte cependant.....

ACHMET.

Oui, oui, comptez, si je triomphe ce ne sera pas ma faute.

SCENE XIV.

ZAIDE, *seule.*

Ce bon Achmet! combien il me chérit! son rival m'aurait-il fait les sacrifices que je viens d'exiger de celui-ci? Quel homme s'approche, appuyé sur un soldat?... Ciel! c'est Abdallah!..... Serait-il blessé?.... Cette pensée m'a serré le cœur; je le crains et n'ose m'en informer..... Je vais prier ma tante de venir m'en instruire. (*Elle sort.*)

SCENE XV.

ALI, ABDALLAH, *soutenu par un soldat.*

ALI.

C'est ici que vous devez, ainsi que votre concurrent, attendre l'issue du nouveau combat auquel on se prépare.

ABDALLAH.

Autant ici qu'ailleurs.

ALI.

Vous m'assurez n'être pas blessé dangereusement.

ABDALLAH.

Non, je suis froissé, moulu; éreinté, mais voilà tout.

ALI.

Vous n'avez pas besoin de secours?

ABDALLAH.

Non, je vous remercie.

ALI.

En ce cas, je me retire, et vous laisse entre les mains de votre ami qui s'approche. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

ABDALLAH, AZOLIN.

ABDALLAH, *se levant avec peine.*

Ah! il s'approche, et moi, je m'éloigne.

AZOLIN.

Tu me fuis, Abdallah?

ABDALLAH.

Oui, et à l'avenir je vous fuirai toujours.

AZOLIN.

Tu sais que tu ne peux sortir d'ici.

ABDALLAH.

En ce cas là, obligez-moi de vous en aller.

AZOLIN.

Quel peut donc être le motif de cette horreur que ma vue paraît t'inspirer?

ABDALLAH.

Cela ne va pas jusqu'à l'horreur, mais votre présence me fatigue, en me rappelant trop vivement tous les malheurs qui m'ont accablé aujourd'hui, et dont vous seul êtes la cause.

AZOLIN.

Quoi, tu aurais l'injustice de m'accuser?....

ABDALLAH.

Ah!.,. j'aurais tort, en effet : ce n'est pas vous qui m'avez amené ici? Ce n'est pas vous qui m'avez forcé de tenter les épreuves, en m'assurant que vous m'aideriez à en sortir avec honneur?

AZOLIN.

Est-ce ma faute si je n'ai pas réussi?

ABDALLAH.

Eh ! que diable ! quand on n'a pas plus de moyens que cela, on ne se donne pas des airs de protecteur; on n'embarque pas les gens dans de mauvaises affaires, pour les y laisser ensuite.

AZOLIN.

Combien le malheur rend injuste!

ABDALLAH.

Oui!..... oh, sans doute!.... Graces à vous, j'ai été aujourd'hui couvert de honte et roué de coups, et je dois vous remercier..... ce n'était pas du tout la peine d'avoir les secours d'un magicien pour obtenir d'aussi brillans succès.

AZOLIN.

Pourquoi rejetter sur moi le malheur des événemens? N'ai-je pas fait tous mes efforts?....

ABDALLAH.

Ils ont produit de belles choses, vos efforts!.... Il est bien plus avantageux dans ce cas-là de n'être pas protégé par un puissant enchanteur comme vous.

AZOLIN.

Ah, Abdallah!

ABDALLAH.

Je le répète..... voyez Achmet; il est difficile d'être et plus bête et plus poltron; eh bien! heureusement pour lui vous ne l'avez pas secouru, il a réussi dans la première épreuve, et je suis certain qu'il vaincra dans la seconde.

AZOLIN.

Qui peut maîtriser le destin?..... S'il était écrit là-haut!....

ABDALLAH.

Eh bien ! si cela était écrit, on avait sans doute écrit aussi tout à côté que nous ne nous verrions plus ; ainsi rendez-moi le dernier service que j'exigerai de vous ; allez vous-en, et cessez de me fatiguer et de me tourmenter.

AZOLIN.

Tu n'ès pas sage, Abdallah ; songe que de tous ces événemens, nous pouvons encore tirer les résultats les les plus favorables.

ABDALLAH.

Effectivement, à en juger par le passé, ces résultats doivent être gais !... (*musique.*) Tenez, je vous l'avais dit, je suis sûr qu'Achmet triomphe.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ALI.

ALI.

SEIGNEUR, Achmet est sur le point de remporter la victoire la plus brillante. Il commande avec une adresse, une habileté, une intelligence surnaturelle : il se bat avec une intrépidité au-dessus de toute expression. Il vient de faire exécuter à ses troupes les manœuvres les plus savantes, les plus hardies.... et l'action s'est engagée avec une telle chaleur, que la décision ne peut être ni longue ni douteuse.

ABDALLAH.

Là, voyez-vous, monsieur le protecteur....

ALI.

Son triomphe va commencer, veuillez me suivre à l'instant même.

ABDALLAH.

Pourquoi faire, s'il vous plaît ?

ALI.

L'usage veut que le vaincu soit témoin du triomphe de son rival, que lui-même il pose la couronne sur son front, et lui présente la palme d'or, sa récompense.

ABDALLAH.

Il ne fallait plus que cela pour achever de me mettre en belle humeur.... Quoi ! je serais contraint ?

ALI.

Le temps presse, toute réflexion est superflue ; suivez-moi, je vous prie.

ABDALLAH.

Allons donc, puisque j'y suis contraint ; (*à Ali*) et je vous en supplie, rendez-moi un service de la plus grande importance, et qui ne vous coûtera qu'un mot à dire.

ALI.

Si je le puis, voyons....

ABDALLAH.

Vous le pouvez très-fort ; tenez, cest de me débarrasser de cet homme-là, et de l'empêcher de me suivre plus long-temps.

ALI.

C'est facile, en effet. (*à Azolin.*) Seigneur, ne me contraignez point à employer la force.

AZOLIN.

Malgré tes injures et ton injustice, je n'en continuerai pas moins à employer tous mes efforts pour assurer ton bonheur.

ABDALLAH.

Ah ! je suis perdu sans ressources s'il se mêle de mes affaires. Seigneur Ali, je vous en conjure.....

ALI.

Suivez-moi et banissez toute inquiétude. (*à Azolin.*) Vous, gardez-vous d'approcher.

AZOLIN.

Avant la fin du jour, Abdallah, peut-être te repentiras-tu !.....

ABDALLAH.

Je ne me repentirai jamais que d'avoir eu trop de confiance en vous.

ALI.

Pressons-nous, on nous attends.

ABDALLAH.

Donnez-moi le bras, car je suis éreinté, c'est un des services de ce monsieur ; grâces à son amitié, je ne peux plus me soutenir.

« Il sort, appuyé sur Ali, qui repousse Azolin. Le fond » se lève, et laisse apperçevoir l'assaut de la mon- » tagne. »

ACTE III.

Même décor qu'au second acte, excepté qu'un thrône est au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

» Musique, marche ; on amène Achmet en triomphe, on » le place sur le thrône ; Abdallah lui pose la couronne » sur la tête ; et lui présente une palme d'or après la » cérémonie. «

ALI.

Grands du royaume d'Ormus, le Sultan vous ordonne de rendre hommage à votre nouveau visir.

ABDALLAH.

Permettez un moment ; le plus gros de la cérémonie est fait, je voudrais bien me retirer, s'il était possible.

ALI.

Où voulez-vous aller ?

ABDALLAH.

Chez moi, dans mon bourg, j'y veux coucher ce soir.

ALI.

Attendez les bontés du Sultan, quoique vous n'ayez pu vaincre, vous avez montré tant de bravoure, qu'il en a été ravi, et veut répandre sur vous ses bienfaits.

ABDALLAH.

Qu'il les garde ; je ne me proposais qu'un prix en venenant ici, c'était la main d'une femme ! d'une femme ! Ah ! Zaïde !... au lieu de l'obtenir, j'ai attrapé des coups, je me sauve bien vite, content comme on peut l'être après une aussi heureuse journée ; adieu.

ALI.

Vous ne pouvez partir sans l'aveu du Sultan. Je vais l'instruire de vos intentions : si cependant vous voulez attendre ses ordres dans un endroit plus tranquille, je vous y ferai conduire.

ABDALLAH.

Vous m'obligerez beaucoup. (*il parle bas à un officier. Haut.*) Conduisez-le. (*Abdallah sort, soutenu par le soldat.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* ABDALLAH.

» Musique ; les grands viennent tour à tour, rendre hom-» mage à Achmet, après la cérémonie. «

ACHMET.

C'est très-bien, très-bien ; je suis fort content de vous tous ; mais je voudrais que vous me fassiez le plaisir de vous en aller, car je serais bien aise de réfléchir un petit peu à mon aise. (*à Ali.*) Vous, qui êtes le factotum du Sultan, vous allez m'obliger de rester avec moi, n'est-ce pas ?

ALI.

Ordonnez, seigneur.

ACHMET.

Bon ! eh bien, allez-vous en donc vous autres.

(*On sort en marche.*)

SCENE III.

ACHMET, ALI.

ACHMET.

Comme vous m'avez l'air d'un bon garçon, je vous ai prié de rester pour me donner quelques conseils.

ALI.

Soyez sans inquiétude; sous Amurat, le poste de visir n'est point embarrassant : il conduit lui-même toutes les affaires de l'Empire, et vos devoirs se borneront à transmettre ses ordres aux officiers civils et militaires, puis à en surveiller l'exécution.

ACHMET.

Bon, me voilà déjà l'esprit tranquille là dessus..... Continuons; on m'a amené ici, est-ce que j'y demeurerai?

ALI.

Oui, c'est votre palais.

ACHMET.

Ah! .... il est joli, mon palais! .... mais il me paraît bien grand.... Je me perdrai dans tous ces appartemens.

ALI.

Il vous faut beaucoup de logement pour placer tout votre monde.

ACHMET.

Ah! .... dites-moi donc, qu'est-ce que vous appelez mon monde?

ALI.

Vos femmes, vos gardes, vos esclaves

ACHMET, *vivement.*

Commençons donc par le commencement.... Vous dites, mes femmes; est-ce que je peux en avoir plusieurs?

ALI.

La loi ne vous permet de prendre que quatre épouses; mais vous êtes libre de rassembler dans votre sérail autant de femmes que vous en pourrez nourrir.

ACHMET, *joyeux.*

Quatre femmes! et puis autant de maîtresses que j'en pourrai avoir! ça fait bien mon affaire; mais il faut savoir si mes appointemens pourront couvrir toute cette dépense-là. J'étais bien un petit peu riche au bourg; mais ici il n'y en aurait pas pour un déjeûner de tout mon monde, comme vous l'appelez.

ALI.

Les revenus attachés à votre place sont immenses.

ACHMET, *joyeux.*

Ils sont immenses?

ALI.

Oui.

ACHMET.

Et pourquoi donc ne m'avez-vous pas dit ça tout de suite?

ALI.

Parce que vous ne me l'avez pas demandé.

ACHMET.

C'est une bêtise que vous me répondez-là. Quand on a une bonne nouvelle à apprendre à quelqu'un, on n'attend pas qu'il vous interroge.

ALI.

N'avez-vous plus de questions à me faire ?

ACHMET.

Pourquoi ?

ALI.

C'est que le Sultan m'a ordonné de l'aller rejoindre le plutôt possible. Je soupçonne qu'il vous destine un présent d'importance, et que c'est par mes mains qu'il veut vous le faire parvenir.

ACHMET, *joyeux.*

Ah! le joli soupçon que vous avez là! Allez-vous en donc promptement pour revenir plus vîte.

ALI.

J'obéis. (*il s'éloigne.*)

ACHMET, *le rappelant.*

Ah!.... écoutez donc.... j'oubliais le plus essentiel..... Dites-moi...., quand paie-t-on les appointemens des visirs?

ALI.

Comment ?

ACHMET.

Eh oui. Paie-t-on ça par mois, par trois mois, par....? Dame! je ne sais pas, moi.

ALI.

Deux fois l'année on apporte dans votre palais le produit de vos propriétés.

ACHMET, *désolé.*

Oh, Mahomet! deux fois l'année!.... Je serai peut-être six mois sans voir un sou!.... Et comment ferai-je en attendant?... ALI.

Vos coffres sont pleins.

ACHMET.

Quels coffres !

ALI.

Ceux qui renferment vos richesses.

ACHMET.

Quoi! j'ai aussi des coffres pleins d'argent?

ALI.

Sans doute, et votre trésorier délivrera sur vos ordres telle somme qu'il vous plaira désigner.

ACHMET.

Mon trésorier ?

ALI.

Oui.

ACHMET.

Et où est-il, mon trésorier ?

ALI.

Dans ce palais : vous l'avez vu il n'y a qu'un moment parmi la foule d'officiers destinés à vous obéir.

ACHMET.

Ah! il était là, et il loge ici : c'est bon; comment s'appelle-t-il ?

ALI.

Méhémet.

ACHMET.

Bien, bien. Je lui parlerai tantôt. Adieu. Ce n'est pas que je vous chasse, mais vous savez que le Sultan attend après vous pour m'envoyer un cadeau ; ainsi, dépêchez-vous, je vous en prie.

ALI.

Je reviendrai le plutôt qu'il me sera possible.

ACHMET.

Ah oui, s'il vous plaît.... Ecoutez donc.... vous direz bien des respects pour moi au Sultan, entendez-vous.... N'oubliez pas.

SCÈNE IV.

ACHMET *seul*, (*se frottant les mains avec joie.*)

Ah ! j'ai un trésorier, et il a des coffres tous pleins d'argent à moi; il s'appelle Mehémet, ne l'oublions pas. Je vas me faire montrer mes coffres, et puis j'en reprendrai la clef. L'argent, c'est comme le beurre, ça fond quand ça passe par beaucoup de mains : il en reste toujours aux doigts de ceux qui le touchent. Pour éviter que ça arrive au mien, je veux le garder moi-même.... C'est pourtant à vaincre à cette Montagne que j'ai gagné toutes ces richesses ; et que Mahomet me punisse si je sais comment ça s'est fait.... J'avais une peur !.... une peur !.... et crac, tout d'un coup me v'là en haut ... Allons, v'là qu'on vient déjà m'interrompre dans mes réflexions.

SCENE V.

ACHMET, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

Seigneur, une femme âgée demande à être admise aux pieds de sa hautesse.

ACHMET, *à part, et glorieux.*

Ma hautesse ! hein !.... Cette visite-là me gêne pourtant... comme ça, dans le premier moment.... Je n'ai pas encore eu le temps de rien voir ici.... Pardine ! je peux bien la remercier.... Un visir, ça ne doit pas se gêner.... (*haut.*) dites que ma hautesse n'a pas le temps de recevoir personne.

L'ESCLAVE.

Quoi, seigneur ! dans un aussi grand jour vous pourriez refuser une audience ?

ACHMET.

Et pourquoi pas? .... Je voudrais bien savoir de quoi vous vous mêlez ?

L'ESCLAVE.

Seigneur!....

ACHMET.

Apprenez que quand je parle je veux qu'on m'obéisse tout de suite.

L'ESCLAVE, *à genoux.*)

J'obéirai à l'avenir, daignez pardonner.

ACHMET, *à part.*

Ce que c'est que de se montrer!... Il a eu peur. (*haut.*) Levez-vous, je vous pardonne, mais à l'avenir ne me faites pas répéter deux fois la même chose.

L'ESCLAVE.

Mon excuse est dans mon attachement pour votre personne auguste..... C'est lui qui m'a dicté cette observation sur un refus qui pourrait avoir pour vous des suites fâcheuses.

ACHMET.

Comment, des suites fâcheuses?

L'ESCLAVE.

Il est d'usage, à Ormus, qu'un jour d'installation un visir admette aux pieds de son trône tous ceux qui se présentent, et je redoutais que le bruit de votre refus venant à se répandre, n'excitât des murmures.

ACHMET.

Ah, c'est l'usage!..... C'est taquinant!.... C'est égal, il ne faut pas se faire des ennemis quand on entre en place.... et puisque c'est l'habitude, je ne veux pas être plus ridicule que les autres.... Eh bien, voyons, faut-il que j'aille la trouver cette vieille?

L'ESCLAVE.

Elle ne mérite pas tant d'honneur! Si vous l'ordonnez, je vais la conduire à vos pieds.

ACHMET.

Allons..... oui..... je l'ordonne.... Ah! écoute donc avant de t'en aller..... Qu'est-ce que tu fais dans mon palais, toi?

L'ESCLAVE.

J'ai l'honneur d'être un des esclaves chargés du soin de vos appartemens.

ACHMET.

Ah, ah, c'est bon! c'est qu'il faut que je fasse un peu connaissance comme ça avec tout mon monde. (*l'esclave sort.*) Allons, va me chercher cette femme.

SCÈNE VI.

ACHMET, *seul.*

(*Il voit Fathmé.*) Ah, tiens! c'est la tante de mademoi-

selle Zaïde, je ne pensais plus à elles... Elle va peut-être me gronder de ce que je n'ai pas tenu ma promesse de ne pas triompher... Elle aura beau dire, pour ses beaux yeux, je ne renoncerai pas à ma place ni à ses prérogatives....

SCENE VII.

ACHMET, FATHMÉ.

ACHMET, *à Fathmé, un peu insolent.*

C'est vous, la tante !.... eh bien, qu'est-ce que vous demandez ?

FATHMÉ.

Ce que je demande ?

ACHMET.

Eh oui. Est-ce que c'est de l'arabe, ça ? vous avez l'air de ne pas m'entendre.

FATHMÉ.

C'est que la question me surprend.

ACHMET.

Pourquoi donc ?

FATHMÉ.

Parce que je n'en attendais pas une semblable.

ACHMET.

Pourquoi donc ?

FATHMÉ.

Vous devez bien vous imaginer, en me voyant ici, que j'y suis venue sur la prière de Zaïde; votre demande est par conséquent déplacée.

ACHMET.

Ah, bah ! si vous allez chicaner sur des mots ! (*impudent.*) elle se porte toujours bien, mamselle Zaïde ?

FATHMÉ.

Depuis deux heures que vous l'avez quittée, elle n'a pas eu le temps de tomber malade.... Elle vous félicite de vos succès, auxquels cependant elle ne devait pas s'attendre d'après vos promesses réitérées.

ACHMET.

Que voulez-vous ? le courage m'a emporté.

FATHMÉ.

Incertaine si vos grandes et nouvelles occupations vous permettaient de la recevoir, elle m'a priée de vous demander quand elle aurait le plaisir de vous voir.

ACHMET.

Ah ! sûrement, le plutôt que je pourrai aller chez elle, je ne manquerai pas..... mais vous savez..... un jour comme celui-ci, on a tant d'affaires.... Demain, je tâcherai de saisir un moment.

FATHMÉ.

Ah ! demain..... et vous tâcherez.... Je crois que les

fumées de l'orgueil commencent déja à vous monter à la tête.

ACHMET.

Dites donc, la tante, si vous vouliez bien vous souvenir que je suis visir à présent.

FATHMÉ.

Eh bien! après?

ACHMET.

Après! après!..... Il faudrait me respecter davantage, s'il vous plaît.

FATHMÉ.

Vous respecter! respecter mon neveu!

ACHMET.

Pardiue! je n'ai qu'à épouser quatre femmes, comme j'en ai le droit, et qu'elles ayent toutes des pères, des mères, des oncles, des tantes, et que tous ces gens-là viennent me rudoyer comme vous faisiez souvent au bourg; çà serait gentil! je n'aurais plus l'air que d'un visir pour rire; ah! je n'entends pas ça.

FATHMÉ.

Que parlez-vous donc d'épouser quatre femmes?

ACHMET.

Dame! sûrement, j'en ai le droit à présent.

FATHMÉ.

Vous en avez le droit?

ACHMET.

Oui.

FATHMÉ.

En auriez-vous aussi l'intention?

ACHMET.

Qu'est-ce que ça vous fait, ça?

FATHMÉ.

Je ne sais trop si cela amuserait beaucoup Zaïde.

ACHMET.

Ça nous regarde nous deux, elle et moi; ce ne sont pas vos affaires.

FATHMÉ.

Vous croyez?

ACHMET.

Oui, je le crois, vous ne serez pas une des quatre; ainsi vous ne devez pas vous mêler de ça.

FATHMÉ.

Je vais apprendre ces belles nouvelles à ma nièce, nous verrons ce qu'elle en pensera.

ACHMET.

N'allez pas faire des tripotages, je ne suis encore décidé à rien.

FATHMÉ.

Je crois, moi, que je la déciderai à repartir au plus vîte. Adieu.

ACHMET.

Ah ! que vous êtes donc ridicule !... Ecoutez un moment.

FATHMÉ.

Je n'entends plus rien.

ACHMET, (*il lui prend la main.*)

Moi, je veux vous dire. . .

FATHMÉ, (*se dégageant.*)

Je vous trouve plaisant, de vouloir m'arrêter, quand il me plaît de sortir. . . Je vous arrache les yeux, si vous y revenez.

ACHMET, (*reculant.*)

Ah ! je dis, j'ai des gardes ! je ne vous crains pas.

FATHMÉ.

Si vous ne me craignez pas d'une façon, peut-être me craindrez-vous de l'autre. . . . . Bientôt vous aurez de mes nouvelles. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

ACHMET, (*seul.*)

Comme elle est donc méchante et malhonnête !. . . Si je n'étais pas si amoureux de sa nièce. . . Oh ! je dis amoureux... c'était bon au bourg, où elle était la plus jolie, mais ici, il y en a tout plein de plus belles qu'elle.. Si elle fait tant la renchérie !. . . d'abord, puisque je peux avoir beaucoup de femmes, je les veux, je n'entendrai pas raison là-dessus. (*Il regarde vers la galerie.*) Allons, voilà sa tante qui lui fait des bavardages, car elle me regarde comme si elle était en colère. Ah ! qu'elle ne me tourmente pas, je suis visir à présent, et j'aurai bientôt fini.

SCENE IX.

ALI, *Eunuques noirs, conduisant huit femmes au milieu d'eux*

ALI.

Seigneur, voilà le cadeau dont je vous ai parlé, et que le sultan vous envoie.

ACHMET, (*examinant les mains des nouveaux venus.*)

Où est-il donc, ce cadeau ? je ne vois rien dans les mains de personne.

ALI.

Ce sont ces beautés, elles-mêmes, dont le sultan a dégarni son sérail, pour orner le vôtre.

ACHMET.

Je ne vous entends pas bien.

ALI.

Ces belles esclaves étaient dans le sérail d'Amurat, il les en a fait sortir et vous les donne.

ACHMET.

Comment, ces belles dames là sont des esclaves ?

ALI.

Oui.

ACHMET, (*joyeux.*)

Et le sultan me les donne?

ALI.

Oui.

ACHMET, (*dont la joie augmente.*)

Pour tout-à-fait.

ALI.

Sans doute.

ACHMET.

Et leurs habits aussi?

ALI.

Quelle question?

ACHMET.

Je n'en reviens pas. . . dites-moi, mon bon ami, vous ne me faites pas là une mauvaise plaisanterie?

ALI.

Vous connaissez trop mon profond respect, pour croire.

ACHMET, (*pleurant de joie*)

Tiens, mon garçon, laisse-là ton respect. . . que je t'embrasse!... j'en pleure de joie, vrai!... quoi, toutes ces dames là sont à moi!... En voilà une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit... Mademoiselle Zaïde peut s'en retourner quand elle voudra, voyez un peu quelle figure elle ferait là.... Si mes esclaves sont de cette beauté, comment seront donc mes épouses?... Ah! mon ami!... quelles sont bien!.. Je ne peux pas me lasser de les regarder.

ALI.

Vos transports augmenteront sans doute, quand vous connaîtrez tous leurs talens.

ACHMET.

Elles ont aussi du talent?

SCENE X.

Les précédens, un OFFICIER de bouche.

ACHMET.

Pourquoi vient ce trouble? Qu'est ce, que vous voulez-vous!

L'OFFICIER.

Je viens, humblement, demander à votre hautesse, si je puis ordonner qu'on apporte la table que j'ai fait dresser et servir?

ACHMET, (*à Ali.*)

Est-ce que le sultan me fait aussi cadeau d'un souper?

ALI.

Non, c'est une collation que vos gens ont préparé, parce qu'ils pensaient qu'après la fatigue de ce jour, vous auriez besoin de réparer vos forces.

ACHMET.

Ah! qu'ils ont bien pensé! et que ce sont de braves gens, que mes gens! qu'est-ce que c'est que celui qui vient de m'apprendre cela ?

ALI.

C'est le grand officier de bouche, chargé du détail de votre table.

ACHMET.

Peste! c'est un homme précieux! (*à l'officier.*) C'est vous dit-on, qui êtes chargé du soin de ma table ?

L'OFFICIER.

C'est moi qui ai cet honneur.

ACHMET.

Mon ami, je vous prie, ayez soin qu'elle soit toujours bien garnie; vous ne vous en repentirez pas, si je suis content de vous. . . vous verrez. . .

L'OFFICIER.

Je ne négligerai rien pour obtenir vos suffrages... Dois-je faire servir.

ACHMET.

Oui, mon ami, et le plutôt vaudra le mieux. (*l'officier frappe dans ses mains, des esclaves apportent une table servie et garnie de deux couverts. Achmet l'examine.*) Ah! bon! voilà précisément tout ce que j'aime. On a mis deux couverts, est-ce vous qui allez souper avec moi ?

ALI.

Tant d'honneur ne m'appartient pas.

ACHMET.

Pour qui donc est l'autre couvert ?

ALI.

Pour celle de ces belles esclaves à laquelle vous donnerez la préférence, et que vous daignerez faire asseoir à vos côtés.

ACHMET.

Mais, mon ami, je leur donne la préference à toutes les huit.

ALI.

Elles ne peuvent à la fois jouir des honneurs du mouchoir.

ACHMET.

Qu'est-ce que c'est que les honneurs du mouchoir ?

ALI.

C'est en donnant le vôtre à l'une d'elles qu'elle apprendra que vous l'avez choisie pour être aujourd'hui votre compagne.

ACHMET.

Vous voyez bien que vous me mettez dans l'embarras, comment voulez-vous que je choisisse la dedans, elles sont toutes à qui plus gentilles.

ALI.

Peut-être, en connaissant le talent de chacune, pourez-vous plus facilement vous décider, ordonnez qu'elles les déploient, tandis qu'assis à table, vous pourrez les observer à loisir.

ACHMET.

Oui, vous avez là une bonne idée... Mais quand j'en

aurai choisi une, les autres la verront, ça leur donnera peut-être de l'humeur.

ALI.

Il est encore un moyen facile de parer à cet inconvénient; faites-les asseoir tour-à-tour à vos cotes, vous donnerez secrettement le signe de préférence à celle qui vous plaira le mieux, et comme elles se retireront ensemble, elles ignoreront si parmi elles il en est une plus heureuse.

ACHMET.

Savez-vous que vous avez diablement d'esprit sans que ça paraisse; moi qui décide des questions difficiles sans me gêner, je n'aurais jamais pu me tirer de-là comme il faut.

ALI.

Quand il vous plaira vous mettre à table.

ACHMET

Tout de suite mon ami et m'y voilà. (*Ali frappe dans ses mains les esclaves sortent*). Ils s'en vont eux autres?

ALI.

Pour vous laisser plus libre. Si vous avez besoin d'eux, en frappant dans vos mains vous les verrez paraître. (*Achmet frappe dans ses mains, les esclaves rentrent*) Vous avez des ordres à leur donner?

ACHMET.

Non; c'était pour voir s'ils viendraient.

ALI.

Puis-je les faire sortir?

ACHMET.

Oui, qu'ils s'en aillent. (*Ali frappe dans mains, les esclaves sortent.*) Ah! que c'est commode!... sur-tout quand on est enrhumé.

ALI.

Mesdames, notre gracieux visir vous permet de venir tour-à-tour prendre place à sa table, et prie les autres de vouloir bien lui donner une esquisse de leur talens. (*Les femmes ne font aucun mouvement*).

ACHMET.

Elles ne viennent pas vîte.

ALI.

La modestie les retient, aucune n'ose venir à table la première.

ACHMET.

Écoute, pour que je ne fasse pas de jalouses, fais moi le plaisir de m'en amener une.

ALI.

Laquelle?

ACMETH.

La première venue, c'est pour commencer.

ALI.

Mesdames, le visir attend que vous cédiez à ses vœux; vous

belle Zulime, puisque le hazard vous a mis le plus près de moi, placez-vous là la première. Maintenant vous, mesdames, commencez. (*Il s'éloigne*).

ACHMET.

Tu t'en vas?

ALI.

Je le dois.

ACHMET.

Eh bien, oui, va-t-en; il n'y a pas de mal : si j'ai besoin de toi, je ferai comme cela (*il fait signe de frapper dans ses mains*).

SCENE XI.

ACHMET, les Femmes, les Eunuques.

Musiques, les femmes dansent en s'accompagnant de divers instrumens, et viennent tour-à-tour s'asseoir près d'Achmet, qui, toujours prêt à donner le mouchoir, ne peut se décider.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ALI.

ACHMET, (*mécontent.*)

Va-t-en donc, mon ami, je ne t'ai pas appellé, tu m'interromps là dans le plus beau moment.

ALI.

Je n'ai pu m'en dispenser. Adallah veut absolumont retourner ce soir au bourg qui l'a vu naître, et la loi lui défend de s'éloigner sans prendre congé de vous. Vous me permettrez de vous observer que vous lui devez un cadeau de consolation.

ACHMET.

A ce pauvre Abdallah! ah oui, je lui donnerai quelque chose; qu'il vienne.

ALI.

Il y a aussi deux.....

ACHMET.

C'est bon, c'est bon, que tous ceux qui veulent me parler profitent de l'occasion, parce que, passé ce moment-ci, je ne veux pas qu'on me dérange. (*Ali sort*).

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* ALI.

ACHMET.

Çà nous gênera un petit moment, mesdames, mais çà va être fait tout de suite.... O Mahomet!... v'là aussi mademoiselle Zaïde, il ne m'avait pas dit çà....

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, FATHMÉ, ZAIDE, ABDALLAH, (*soutenu par un soldat*).

ZAIDE, (*amère.*)

J'ai profité de l'occasion où l'on se permettait de vous inter-

rompre, seigneur Achmet, pour venir vous dire deux mots; sans cela je n'aurais pas osé en prendre la liberté à l'instant où vous vous trouvez en aussi brillante compagnie.

ACHMET, (*embarrassé.*)

C'est un petit cadeau que le sultan m'a fait.

ZAIDE (*de même.*)

Il paraît que ma tante ne m'en a point imposé sur vos desseins de réunir un grand nombre de beautés autour de vous.

ACHMET.

Allons, v'là déjà la jalousie qui va jouer son jeu!....le sultan m'a envoyé ces dames qui étaient des esclaves à lui, fallait-il que je les misse à la porte?

ABDALLAH.

Comme je suis étranger à ces détails, permettez que je prenne congé de vous, puisqu'on m'en fait une loi, et recevez mes adieux. ACHMET, (*avec humeur*).

Un moment donc, monsieur.

ABDALLAH, (*un peu fier.*)

Quoi?

ACHMET.

Pardine! vous pouvez bien attendre un instant. (*A Zaïde*) Vous voyez bien mademoiselle Zaïde, que je ne pouvais pas faire une impertinence au sultan, en lui renvoyant son cadeau.

ZAIDE, (*bien amère*).

Ce n'est pas le motif qui vous a déterminé; vous avez été ébloui par les prétendus charmes de ces beautés faciles.... (*Les femmes font un mouvement qui marque leur mécontentement, et s'éloignent un peu*).

ACHMET (*qui a vu le mouvement des femmes, avec colère*).

N'allez pas dire des sottises à ces dames devant moi, parce que je ne le souffrirai pas.

ZAIDE, (*de même*).

Elles sont en effet très-respectables, d'indignes esclaves qui... (*Les femmes s'enfuient et les eunuques les suivent*).

ACHMET (*furieux*).

Allons, v'là que vous les faites enfuir.... ah jarni!.... (*Il les rappelle inutilement*) mesdames, mesdames. (*A Zaïde*) Savez-vous que des esclaves comme elles valent souvent mieux....

FATHMÉ.

Vous ne serez peut être pas assez impudent pour oser les mettre en parallèle avec ma nièce?

ACHMET (*de même*).

Et pourquoi pas? votre nièce n'est jamais que la fille d'un fermier assez mince, et les habits de ces dames vous prouvent....

ZAIDE.

Sortons, ma tante, et ne nous exposons pas plus long-tems à la brutalité de cet homme méprisable.

ACHMET.

Méprisable!.... à moi!..,. et par une petite paysanne encore!

FATHME.

Vous méritez cela, Zaïde, si votre coquetterie ne vous eut pas déterminée à quitter Abdallah pour ce rustre....

ACHMET (*hors de lui*).

Rustre !... rustre vous même, entendez vous... qu'il la reprenne son Abdallah, je la lui rends, et de bon cœur encore.

ZAIDE (*fière*).

Insolent !

ABDALLAH.

Achmet ! conservez le respect que vous devez à ces dames, où je ne réponds pas.

ACHMET (*furieux*).

Quoi !. . . l'une fait enfuir mes maîtresses, l'autre me dit des sottises, celui-ci m'ose encore menacer, et tout cela dans mon palais de visir !.. Hola ! mes gens ! mes gardes ! mes esclaves ! (*Il s'agitte et parcourt le théâtre en frappant des mains. Musique courte et bruyante, coup de tonnerre éclattant, le théâtre change et représente le site du premier acte. Les habits d'Achmet et d'Abdallah disparaissent et laissent voir ceux qu'ils avaient au premier acte. Les habits du soldat qui soutenait Abdallah changent aussi et font reconnaître Azolin.*)

FATHMÉ. ZAIDE. ABDALLAH.
Où sommes nous ! Quel prestige ! Azolin !

ACHMET, (*effrayé, regardant tour-à-tour ses habits et le décor.*)

Eh ben ! . . Eh ben ! . . quest-ce que c'est donc que ça ? quest-ce que c'est donc que ça ?

AZOLIN, (*froidement.*)

Vous venez de vous réveiller.

ACHMET, (*de même.*)

De me réveiller ! . . O Mahomet ! . . Est-ce que je dormais ?

AZOLIN (*de même*).

Non, mais sans dormir vous fesiez un songe agréable. Tous les événemens de ce jour ne sont que les fruits d'une illusion, tous les personnages avec lesquels vous avez cru vous trouver n'étaient que les êtres phantastiques. J'avais fasciné vos yeux, je les ai rouverts dès que Zaïde a pu vous apprécier et lire dans votre cœur.

ZAIDE, (*confuse.*)

Eh quoi. . .

AZOLIN (*vif et gai*):

Oui, ma belle amie ; Abdallah m'est venu conter ses chagrins, Fathmé m'a fait savoir combien elle s'intéressait à lui, tous deux m'ont conjuré d'employer mes efforts pour vous ramener à votre premier choix. Avant de prendre aucun parti j'ai voulu éprouver votre nouvel amant, et vous rendre témoin des épreuves. Vous le connaissez maintenant et pouvez vous décider ; nous sommes précisément au même point où nous étions ce matin.

ZAIDE.

Ah, seigneur! quel important service vous venez de me rendre!

ABDALLAH.

Et moi qui ai eu la témérité. . . daignerez vous pardonner?..

AZOLIN (*souriant*)

Ta colère ne pouvait m'offenser, et elle m'a beaucoup diverti. ABDALLAH, (*il lui baise la main.*) (*à Zaïde.*) Belle Zaïde, puis-je espérer? . .

ZAIDE, (*confuse.*)

Eh quoi, Abdallah, malgré mes torts?

ABDALLAH.

Je ne m'en plaindrai que pour redoubler de soins, de crainte de perdre encore votre tendresse.

FATHME.

Tu l'entends, et prononceras j'espère en sa faveur.

ACHMET, (*pleurant*)

Eh mais, quest-ce que je vas donc devenir?

AZOLIN, (*souriant.*)

Vous allez retourner au bourg; tenez, en suivant ce sentier, vous y serez dans un moment.

ACHMET (*pleurant plus fort*).

Retourner au bourg... Je ne suis plus visir. O Mahomet! . .. me faire de pareils tours, Ah, que je suis donc malheureux!

AZOLIN.

Insensé! ton imprudence et ta vanité ont seuls causé ton malheur, au lieu de t'en plaindre, efforce toi d'en profiter, tire de cette aventure un leçon salutaire: elle t'enseigne quel sort attend, au premier revers, l'orgueilleux qui se méconnait et soublie, quand la fortune lui sourit un instant. Je ne veux point laisser mon ouvrage imparfaite, j'ai décidé votre himen, qu'il se termine dans mon palais, et au milieu des fêtes les plus brillantes.

(*Il fait un signe, le théâtre change, et représente un palais magnifique, des génies et des fées accourent de toutes parts; on place Abdallah et Zaïde sur un thrône de fleurs, puis on termine par un grand ballet.*)

FIN

P4
1981
D86E6

Duperche, J. J. M.
L'enchanteur Azolin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY